



5 février 1941

Un équipage français disparaît dans le désert

La renaissance des ailes de la France libre

Le 24 décembre 1940, les avions du **groupe réservé de bombardement n°1 (GRB 1)** sont mobilisés pour soutenir les troupes du colonel Leclerc qui sont en route vers le poste de Koufra en Libye, alors aux mains des Italiens. À partir du 2 février 1941, les aviateurs français décollent depuis le Tchad pour détruire leurs réserves d'essence. La bataille de Koufra est une rude épreuve pour l'aviation militaire française renaissante. Le grand défi est en effet de se repérer dans le désert du Tibesti.

Ce vaste océan de sable et de montagnes n'est pas cartographié à cette époque. Les aviateurs doivent également affronter le vent et la chaleur qui malmènent les mécaniques des avions *Bristol Blenheim*, déjà à la limite de leurs capacités de vol. De plus, les mécaniciens français connaissent mal ce matériel offert par la *Royal Air Force* ce qui, couplé au manque de pièces détachées, rend la disponibilité des aéronefs aléatoire. Cependant, l'abnégation des équipages marque la résurrection des ailes de la France libre sur les théâtres d'opérations. Entre le 2 et le 5 février, l'aviation française mène ainsi 14 raids sur Koufra.

La mission sur Koufra

Le 5 février 1941, 4 appareils décollent d'Ounianga Kébir au nord du Tchad. À la fin de la journée, l'inquiétude grandit dans le camp français. En effet, seul l'équipage Grasset rentre à bon port. Il manque donc trois avions : celui de Sainte-Péreuse, le commandant de la formation, d'Hirlemann et de Claron. L'infanterie française, informée de ces disparitions, fouille le désert pour retrouver les aviateurs. Les membres d'équipage de l'avion de Sainte-Péreuse sont alors sauvés. Une panne moteur est survenue après deux heures de vol.

Le lendemain matin, le commandant du GRB 1, Jean Astier de Villatte, décide de survoler la zone. Il retrouve ainsi l'équipage d'Hirlemann tombé à court d'essence sur le chemin du retour. Le *Bristol Blenheim n° T 1867* du sous-lieutenant Gérard Claron, observateur, du sergent-chef Fernand Devin, radio mitrailleur et du sergent Georges Le Calvez, pilote, reste en revanche introuvable.

Une épave dans le désert

Le 29 mars 1959, sur la foi du témoignage d'un chasseur tchadien, une patrouille de soldats français retrouve l'épave intacte du n° T 1867. L'avion est posé à 700 mètres d'altitude, sur le ventre, au nord du Tchad, sur un plateau de sable. Devant son nez, les hommes distinguent une tombe marquée par une pancarte où est écrit « *Sgt Le Calvez* ». De chaque

côté, sous les moteurs et à l'ombre des ailes, ils découvrent des cavités que les aviateurs ont creusées pour se protéger du soleil et du vent. Les corps du sergent-chef Devin et du sous-lieutenant Claron sont là, enroulés dans une toile de parachute. Leurs visages momifiés traduisent la souffrance d'une lente agonie.

En 1995, des nomades restituent un carnet et des lettres qui appartenaient au sergent-chef Devin. Ces documents permettent de saisir le calvaire de l'équipage du *Bristol Blenheim* :

- 25 février « *Plus d'eau. Attendons [la] fin* »
- 26 février « *Encore en vie* »
- 27 février « *Encore VIVANT* »
- 28 février « *ENCORE EN VIE* »
- 01 mars « *JOUR ANNIVERSAIRE FRÈRE ROBERT Même pas 1 gout... pour l'arros* »

Les raisons de la tragédie

Longtemps, les historiens ont cherché à expliquer ce drame. Ainsi, Jean de Pange dans son ouvrage *Nous en avons tant vu* (1990) note : « *En partant d'Ounianga pour Koufra, le navigateur voyait l'ombre de deux falaises, celle d'Ounianga et celle de Tekro. Sur le chemin du retour, cinq heures plus tard, le soleil avait tourné, et une falaise, au nord de Tekro, donnait à son tour une ombre. Le navigateur pensait donc que la seconde falaise était celle d'Ounianga et il se déroutait à gauche ou à droite pour chercher le lac [d'Ounianga]... Aujourd'hui encore, je suis persuadé que, comme Hirlemann, Claron a confondu la falaise de Tekro et celle d'Ounianga. Il a suivi cette falaise menteuse vers l'est pendant 250 km jusqu'à l'épuisement de son essence.* »

Le 5 février 1960, les corps du lieutenant Claron, du sergent-chef Devin et du sergent Le Calvez sont rapatriés en France. Le lendemain matin, une cérémonie leur rend hommage tandis que plusieurs objets trouvés dans le désert sont remis au musée de l'Armée de l'Hôtel national des Invalides.

Adjudant-chef Jean-Paul Talimi, rédacteur au CESA

Sous la direction de Jean-Charles Foucrier, docteur en histoire, chargé de recherche et d'enseignement au SHD



Le sergent Georges Le Calvez